

trouve trop proche du temps où il était ouvrier lui-même, trop proche du peuple pour ne pas savoir, quand il cause avec ses ouvriers, à qui il cause et ce qu'il doit leur dire. Ce sont des gens qui ne se croient pas de deux races différentes, et c'est beaucoup... »

L'archevêque se tait. Il est sur le point d'aborder franchement un sujet pénible. A tous ses mots j'ai senti frémir l'apôtre plébéien, et qui lui-même voisin des humbles par son origine, comme ces hommes d'affaires dont il me parlait, se réjouit des progrès des travailleurs et souffre de leurs erreurs. Il continue :

— « Notre ouvrier pourtant est atteint de deux graves défauts. Le premier, le plus grand, c'est l'intempérance, celle de l'alcool malheureusement. Car, du vin, ils n'en boivent pour ainsi dire pas. Nous avons mené et nous menons une campagne acharnée contre ce vice. Nous n'avons pas vaincu. Le second défaut, c'est la prodigalité. Notre ouvrier va trop vite. Aussitôt qu'il a de l'argent, il le dépense. Il veut que sa fille soit une dame. Vous entrez dans sa maison. Vous y trouvez un tapis, un piano. Ce n'est pas qu'il soit bien sensible au luxe, mais ce même profond sentiment d'égalité le pousse à cet étalage aussi. Il lui semble naturel, presque nécessaire, que le luxe soit à la portée de tous. Alors, quand viennent les mauvaises années, il est pauvre et il souffre. L'assurance corrige un peu cela. D'ailleurs, à côté des prodiges, il y a les sages. Beaucoup arrivent à s'acheter un coin de

terrain pour s'y bâtir une maison, — voyez l'exemple de Philadelphie, — et tout de suite à côté un coin de terrain sur lequel ils spéculent. Voilà pourquoi la haine du capital n'existe pas chez nous. Et puis nos ouvriers sont chastes et ils sont religieux. On me dit qu'en Europe le concubinage est le fléau des classes pauvres. Rien de pareil parmi nos populations. Je résumerai leur vertu d'un mot. La meilleure espérance de l'Eglise est ici dans les ouvriers. Tous ceux qui sont Catholiques sont pratiquants. Vous les verrez communier à Pâques presque sans exception. C'est cette ferveur du peuple qui nous donne cette opportunité magnifique dont je parle toujours. Cet immense pays est si neuf, si dépourvu de préjugés, et il éprouve de plus en plus le besoin de cet ordre dans l'unité, la marque propre de l'Eglise Catholique. Le grand problème, pour que cette unité se manifeste, c'est qu'il y ait vraiment une Eglise Catholique Américaine, et d'abord unité de langue. Or beaucoup de nos fidèles sont des immigrants : des Allemands, des Polonais, des Canadiens-Français. Ils nous arrivent ne parlant que leur propre langue, et avec des prêtres qui ne parlent eux aussi que cette langue. Le danger est réel. Si nous imposons l'Anglais dans nos diocèses, ces prêtres risquent d'être sans fidèles, et ces fidèles sans prêtres. Il faut pourtant forcer les uns et les autres à l'apprendre, cet Anglais, pour que notre Eglise ne se disperse pas en une série de chapelles locales, et aussi pour que nous ne puissions pas

être accusés de demeurer des étrangers dans le pays. Mais quoi! C'est un effort à exiger de la première génération, et la seconde sera composée de Catholiques vraiment Américains. Ici encore nous avons dû combattre. Les Allemands ont adressé une pétition à Rome pour obtenir qu'il y eût des évêques de langues différentes et dans un nombre proportionné à la nationalité des immigrants. Or, sur dix millions de Catholiques, plus de trois millions sont Allemands. Un tiers des évêques eût donc été Allemand. C'en était fait de l'unité de notre Eglise. Heureusement les pétitionnaires ont mêlé la politique à leur demande. Ils ont insisté sur l'intérêt des puissances Européennes à ce partage. C'était toucher au patriotisme des Américains, qui se sont inquiétés, et nous avons vaincu. Ah! Notre avenir est vaste, bien vaste, à la condition que nous soyons profondément, résolument Américains et démocrates. Nous avons besoin de trois choses : de bonnes mœurs, nous les avons; de fidèles, l'immigration nous en apporte sans cesse; d'intelligence, nos universités et nos séminaires vont nous en donner, toujours davantage. Mais entendez bien, ce n'est pas l'intelligence d'hier qu'il nous faut, à nous comme à vous, c'est celle d'aujourd'hui, celle de demain, celle du vingtième siècle... »

Et tandis que l'archevêque semblait voir déjà de ses yeux clairs ce lendemain triomphant pour lequel il a donné toute sa vie, heure par heure, je me souvenais du cri qu'il a poussé dans la cathé-

drale de Baltimore et dont toute notre conversation n'est qu'un commentaire : « Le Christ a fait du problème social la base même d'un enseignement. Car voici la preuve qu'il a donnée de sa divinité : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés et *les pauvres sont évangélisés...* »

Un de mes amis Français à qui je lis le résumé de ces deux conversations, hoche la tête. Il y a dix ans que ses fonctions le retiennent à New-York. Il connaît bien les Etats-Unis et il les croit menacés, sinon d'une catastrophe, à tout le moins de troubles immenses. Je dois ajouter qu'il est naturellement pessimiste, très hostile à la démocratie, et qu'il vit dans un état de colère permanente contre le positivisme de la société Américaine.

— « ... Oui, je voudrais les tenir ici, vos deux archevêques, » me dit-il après quelques instants, « et leur mettre seulement sous les yeux ces documents, en leur demandant de me les expliquer. » Et, avisant un des cartonnières de son bureau, il en tire quelques fiches les unes après les autres. « Ce ne sont pas des idées et des phrases, cela, ce sont des faits et ce sont des chiffres. Je les ramasse pour un grand livre que je n'écrirai peut-être jamais, et comme ils sont tous empruntés aux rapports publiés par le *Labour Bureau* depuis

dix ans, ils sont bien incontestables. Nous sommes en janvier 1894. Hé bien! à la fin de décembre dernier, il n'y a pas vingt jours, l'enquête officielle constatait que dans les seuls Etats de New-York et de New-Jersey le nombre des ouvriers sans travail s'élève à deux cent vingt-trois mille deux cent cinquante. En Pensylvanie, ce nombre s'élève à cent cinquante et un mille cinq cents. Calculez, et vous ne serez pas au-dessus de la vérité, qu'il y a ainsi dans ce pays-ci plus de huit cent mille *désoccupés*, comme on les appelle. Additionnez les deux millions de femmes et d'enfants qui constituent leurs familles, et vous arriverez à cette conclusion qu'à l'heure présente et par ce terrible hiver, la grande République, ce paradis du prolétaire, compte sur son sol trois millions d'êtres humains qui meurent littéralement de faim. Et l'on veut que je ne croie pas à une révolution prochaine, quand de pareilles armées de désespérés sont là, prêtes à suivre le premier agitateur qui saura les soulever? — Ajoutez que tous ces affamés sont enrôlés dans quelque association, et qu'à côté d'eux grouille une autre armée presque aussi misérable, celle des ouvriers de moins en moins payés, à qui le travail est rendu presque intolérable par suite de l'universelle dépression des affaires. Voici d'autres chiffres empruntés à la même liste officielle. Vous les trouverez et quantité d'autres aussi concluants dans le livre que la fille de Karl Marx, je crois, Mme Avelane et son mari ont publié sous ce titre : *The working class movement in America*. A Fall

River, par exemple, et dans les grandes manufactures de coton, les gages moyens de l'ouvrier sont de neuf dollars par semaine, cela lui fait un dollar et demi par jour, tandis que dans New-Jersey cette moyenne s'abaisse à un dollar vingt-cinq, et dans le reste des Etats-Unis à un dollar. Au premier regard, ces chiffres semblent plutôt élevés, et c'est en les faisant miroiter que certains économistes vantent le bonheur des classes laborieuses en Amérique. Mais pour apprécier ce que valent en réalité ces six ou sept francs gagnés chaque jour, il faut dresser une petite table comparative du coût de la vie dans les différents pays. Le loyer moyen d'un ouvrier Américain lui coûte soixante-sept dollars par an, c'est-à-dire plus de trois cent quarante francs, tandis que le loyer moyen d'un ouvrier Suisse lui coûte vingt-cinq dollars, c'est-à-dire à peine un peu plus de cent vingt-cinq francs, et celui d'un ouvrier Allemand vingt-deux dollars, c'est-à-dire environ cent dix francs. L'ouvrier Américain dépense pour son chauffage à peu près trente dollars, quand l'ouvrier Suisse en dépense vingt et l'Allemand dix. Et tout est en proportion. Ces gages, qui paraissent suffisants, considérés du point de vue de l'Europe, ne représentent pas de quoi soutenir une famille. Le travail des femmes et des enfants est la conséquence de cet état de choses, et cette exploitation-là est plus dure encore. Tenez, voici d'autres chiffres. A Philadelphie, les chemises de femmes sont payées soixante cents, ou soixante sous, comme vous vou-

drez, soit trois francs la douzaine; les tabliers de nourrice trente-cinq sous. De ces tabliers, une ouvrière fait à peu près deux douzaines dans sa journée, en travaillant depuis cinq heures du matin jusqu'à sept heures du soir. Des femmes plus instruites, celles que l'on emploie au *clerical work*, — il n'y a guère de mot exact pour exprimer le travail de bureau, — gagnent de cinq à six dollars par semaine. Là-dessus, elles ont à payer leur chambre, leur blanchissage, et à se tenir élégamment pour ne pas perdre leur position. Quant aux enfants, ce sont des statistiques navrantes : dans le Connecticut, sur soixante-dix mille ouvriers, cinq mille ont moins de quinze ans. Sur cent employés des fabriques de cigares, dans New-York City, vingt-cinq sont des enfants. Or le travail des manufactures de tabac est de dix heures par jour. Dans celles de coton, il est souvent de onze. A Détroit, les petits garçons des usines travaillent neuf heures seize minutes, et les petites filles neuf heures dix. Notez que ces exemples sont pris dans des Etats où l'on s'est occupé de la législation du travail... Maintenant, » conclut-il en refermant ses papiers, « si vous voulez que ces renseignements de statistique s'animent pour vous, vous avez trois petites expériences à faire, toutes simples, et qui ne vous tiendront pas éloigné de votre hôtel plus de quelques heures chacune. Demandez à un directeur de journal qu'il vous donne un reporter pour vous accompagner dans les bas quartiers de New-York, pendant le jour, première vi-

site, — puis le soir, seconde visite, — puis dans les pénitenciers des îles, troisième visite. Vous apercevrez le déchet de cette civilisation dont les fastuosités vous ont d'abord ébloui, et peut-être jugerez-vous que je n'ai pas si tort en protestant contre l'optimisme des deux grands évêques à qui vous avez demandé quelques idées sur les classes ouvrières aux Etats-Unis. Comme à beaucoup de gens de cœur, les rêves de leur bonne volonté leur cachent la hideur du réel... »

J'ai suivi le conseil de mon compatriote, quoique les documents cités par lui ne m'eussent pas produit une impression bien profonde. J'ai trop étudié déjà les problèmes sociaux, pour attacher une importance sincère aux enquêtes officielles. Elles valent les enquêtes révolutionnaires, c'est tout dire. Les unes et les autres procèdent par chiffre extrêmes, et, somme toute, la preuve que la société actuelle est viable, c'est qu'elle vit. Elle comporte d'affreuses misères, qui tiennent à des causes trop multiples pour que le remède à ce déchet de civilisation, comme disait mon ami, soit jamais formulé avec certitude. Chaque fois qu'on a essayé d'appliquer à cet organisme infiniment complexe des mesures de réformation radicale, on a surajouté les injustices du désordre et ses malheurs aux malheurs et aux injustices du sort. Les révolutionnaires ont pourtant raison d'exagérer les faits trop odieux et ces brutalités d'écrasement qui constituent ce que l'on doit appeler le péché social, notre péché à tous. Ils empêchent nos égoïsmes de

s'endormir, soit qu'ils nous épouvantent dans notre sécurité, soit qu'ils nous émeuvent dans notre humanité, et ils provoquent les remèdes de détail, les seuls qui aient jamais adouci un peu le lot des victimes de la trop dure concurrence. Je ne regrette donc pas les trois excursions dans les dessous de New-York, entreprises à la suite de ces entretiens. Quoique de pareilles expériences soient bien superficielles, je crois y avoir gagné une vue plus exacte des données parmi lesquelles se prépare l'avenir de ce pays sans analogue. Les heures employées à ces trois visites furent courtes, et les détails que j'y pus saisir, limités. Le lecteur jugera, par les pages de journal où j'ai consigné sur-le-champ chacune de ces « expériences », si je me suis trompé en attachant quelque importance à leur signification.

.....

13 janvier. — ... Vers midi, et par un jour d'hiver cruellement froid, nous montons, M. K*** et moi, dans un des cars verts de Broadway, qui marchent encore avec des chevaux. En vingt minutes, nous avons quitté le New-York que je connais pour un New-York que je ne connais pas. Les blocks succèdent aux blocks, bâtis d'une façon plus incohérente encore dans cette partie que dans l'autre, celle où je débarquais voici cinq mois. Nous changeons de voiture au coin de la Première Avenue, pour descendre après vingt autres minutes, et suivre à pied une longue rue toute en maisons dé-

gradées. Au sous-sol d'une de ces maisons, un escalier plonge qui nous conduit dans une sorte de petit *office*. Une cloison de planches sans papier et sans peinture le divise en deux chambres. L'une sert de salle d'attente, l'autre de bureau. C'est ici l'agence centrale d'une de ces associations d'ouvriers qui foisonnent aux Etats-Unis. Celle-là, toute récente, a été fondée par un jeune homme qui se tient en ce moment dans le bureau. Je l'appellerai *Bazarow*, du nom de l'étudiant nihiliste dans *Les Pères et Enfants* de Tourgueniew, ce qui ne sera pas en contradiction avec les propos que nous échangeâmes durant cet étrange après-midi. C'est un juif Russe, de la partie qui touche à la Pologne, venu à New-York, il y a six ans, et agitateur de profession. Il est assez beau, avec de longs cheveux très blonds qui bouclent autour d'un visage très pâle. Les yeux, à fleur de tête, sont glauques et rayés de minces filets de sang, dans leur partie blanche. Sa voix, qui grasseye, a moins d'accent étranger en Français qu'en Anglais. Cette dernière langue est pour lui une acquisition toute récente. Il la parle avec la facilité extrême qui convient à sa double origine. Il est Slave et il est Sémite.

Ce personnage inquiétant nous a priés de nous asseoir, après nous avoir regardés de ce regard habitué à chercher l'espion possible, qui est celui de tous les militants du socialisme. Cependant il est bien en règle avec les lois et le brevet qui l'autorise à fonder son association s'étale sur le mur,

au-dessus de la table, à côté d'une petite affiche rédigée en hébreu et marquée d'une tête de mort avec des os en sautoir. Sans doute il n'aperçoit rien en nous qui justifie le soupçon, car il continue de dépouiller sa volumineuse correspondance du matin, mais cette fois avec une vaniteuse coquetterie de diplomate très occupé. Il lit des noms, dicte des rendez-vous, s'étonne de ne pas connaître celui-ci ou celui-là, consulte son secrétaire. Ce dernier, un homme de quarante ans, de mise sordide et de mine chafouine, est en train de compter cinquante sous à un ouvrier qui tend docilement un livret rouge, avec une espèce de passivité hargneuse. Le secrétaire échange avec ce sinistre client quelques mots en langue Allemande, puis il parle Russe avec son chef, et j'avise sur la table une pile de brochures, destinées à la propagande. C'est la traduction Anglaise d'un ouvrage de l'Italien Mazzini : « *The duties of man, — les devoirs de l'homme.* » Je l'ouvre au hasard et j'y trouve un chapitre sur Dieu. Voilà d'où le parti révolutionnaire s'est élancé. — Pour arriver où, leurs journaux le disent trop clairement. Ce qu'ils ne disent pas assez, ce qu'un pareil endroit rend perceptible et comme concret, c'est la mixture internationale, l'étonnante fusion de races que représente ce parti. C'est un des coins de *Cosmopolis* que je retrouve ici, un des faubourgs, une banlieue plutôt de cette cité des cités, qui eut pour fondateurs des raffinés, comme le prince de Ligne, lord Byron, Mme de Staël, Goethe, Beyle et Henri Heine. Ces grands

artistes et ces grands seigneurs ont demandé à l'expatriation et au voyage de quoi mieux goûter le charme composite de la vaste civilisation moderne. Les socialistes actuels demandent à la vie cosmopolite le moyen de mieux détruire cette même civilisation. C'est une preuve de plus que nos habitudes et nos milieux ont justement le sens et la valeur de nos âmes.

Bazarow a fini son dépouillement, et il sort avec nous pour aller à la police. Nous devons prendre là un détective qui nous accompagne dans notre visite aux bas quartiers. L'agitateur a exprimé lui-même son désir que nous fussions protégés, et lui avec nous, contre un danger qui se trouve être bien imaginaire. Ce petit détail montre mieux que tous les discours combien ce parti de la destruction sociale, qui nous semble, à nous autres conservateurs, si uni dans sa haine de l'ordre établi, est réellement divisé dans son fond. Notre guide a peur d'être malmené par des ouvriers qui appartiennent à une autre secte. Il marche d'un pas qui, à lui seul, sur un des trottoirs de cette ville de hâte, révèle l'étranger, un pas flâneur, qui va sans but, sans hâte, sans précision. Il porte un paletot-sac dont les pans descendent plus bas en avant qu'en arrière, à cause du poids des livres qui bourrent les poches. Avec son chapeau souple et déformé, sa chemise de flanelle, son pantalon élimé, il me rappelle les bohèmes de la littérature qui foisonnent dans les cafés du quartier Latin et de Montmartre, leur indifférence au monde exté-

neur, leur incurie agressive, et leur intoxication de l'idée, de la parole surtout. Durant la demi-heure que nous mettons à gagner la police d'abord, puis, le chef de ladite police étant absent, un bar où nous devons luncher, Bazarow parle, parle, parle toujours. Son bavardage n'est pas sans éloquence. Comme tous les révolutionnaires que j'ai connus, il se maintient dans la sphère des idées générales. Il prodigue les théories de vaste régénérescence, invérifiables et par conséquent indiscutables, et il les coupe sans cesse d'un énergique : « *That is my belief*, — telle est ma croyance, » — de quoi soulever d'enthousiasme une assemblée d'instinctifs. Il énonce quelques opinions exactes sur le paysan Français qu'il compare au paysan Russe. Qu'il les connaisse l'un et l'autre, prouve l'étendue et la pénétration de ce travail révolutionnaire, en train d'attaquer l'ouvrier des champs après avoir pourri celui des usines. Le nom de Jérusalem ayant passé dans la conversation à propos des colonies agricoles dont quelques Israélites charitables prennent l'initiative en Palestine :

— « Jérusalem, » dit Bazarow, « mon père voulait m'y envoyer ! Mais ma Jérusalem à moi est ici. Mon père, » continue-t-il, « voulait faire de moi un saint... Je suis devenu un infidèle... » Il ricane. Ses gros yeux verts laissent passer cet étrange regard propre à certaines personnes de sa race, où il tient un infini de mystification et de désillusion. Quand on a vu pleurer les Juifs, au pied du mur du Temple, à Jérusalem, le vendredi, on comprend

quel doit être le scepticisme de ces espéreurs éternels le jour où ils cessent de croire à ce Messie promis, et qui, pour eux, n'est pas venu. Et comme si celui-ci avait entendu ma pensée, il reprend : « D'ailleurs, entre les gens qui s'appuient sur la Bible et nous, il y a un abîme... Je sais. Il y en a qui se prétendent socialistes, surtout des Catholiques, l'archevêque Ireland par exemple... Mais Catholiques, Juifs ou Protestants, prêtres, rabbins ou pasteurs, tous ces gens racontent au peuple qu'il doit être résigné, *satisfied*, hé bien ! le socialisme consiste justement à lui enseigner le contraire, à lui démontrer qu'il doit être révolté, *dissatisfied*... » — Il prononce cette phrase profonde au moment même où nous passons le seuil du restaurant, dans lequel M. K*** l'introduit, en lui disant avec l'ironie incisive d'un vrai Américain : « Nous autres démocrates, nous aimons les cabarets aristocratiques, n'est-il pas vrai?... » Nous prenons place dans une salle à manger assez luxueusement décorée en effet de glaces et de verres de couleur, où des hommes d'affaires, presque tous Juifs aussi, dévorent un lunch hâtif. Un d'eux reconnaît Bazarow et lui serre la main. C'est un des patrons chez lesquels il a travaillé lors de son arrivée à New-York et qu'il a failli ruiner par une grève. « Il s'est battu contre moi très franchement, » dit l'agitateur, « je me suis battu contre lui très franchement. Ce n'est pas une raison pour ne plus se connaître... » Il sourit au souvenir de cette grève dont il nous raconte les épisodes, tout en dégus-

tant des huîtres frites. Il y voit une campagne glorieuse, en faveur d'idées dont je souhaite que du moins il les croie vraies. Il oublie les gens qui ont eu plus faim. C'est à quoi d'ailleurs les révolutionnaires n'ont jamais pensé. Quand on reconstitue leur psychologie, on trouve toujours que ce sont des esprits d'abstraction pour qui la douleur humaine est le point de départ d'un raisonnement. Ces théoriciens qui en parlent le plus sont aussi ceux qui la sentent le moins.

Nous retournons à la police. Notre compagnon reste à la porte et il a raison, car le célèbre M. Byrnes, que nous trouvons enfin, nous parle de lui en termes qui eussent rendu cette visite pénible, si l'autre eût été là. Ce chef de la sûreté, le meilleur qu'ait jamais eu New-York, est un géant au visage dur, à la bouche serrée, à l'œil pénétrant, presque empoignant. C'est une impression étrange que de quitter ainsi en quelques secondes la société d'un révolutionnaire déclaré pour celle d'un professionnel de la justice. On sent à la fois la nécessité pour chaque civilisé de prendre parti dans ce duel implacable et ininterrompu de l'ordre contre le désordre, et la légitimité, en un certain sens, de l'une et de l'autre forme d'âme. Cette impression, j'allais la subir plus forte encore. M. Byrnes fait venir, pour nous escorter dans notre tournée au pays de misère, un de ses meilleurs agents dont j'ai promis de taire le nom véritable. Je l'appellerai Clark, comme j'ai appelé Bazarow

le nihiliste Polonais. Nous voyons entrer un homme court et large, à face de molosse moustachu, avec une mâchoire de prise et de morsure, au-dessous d'un nez coupé en carré. Ses petits yeux noirs semblent lui brûler trop près de la cervelle, comme ceux des bêtes de proie. C'est un animal tout muscles et toute poursuite, dont les moindres mouvements trahissent une agilité sauvage. Rien qu'à le regarder marcher, je comprends que les romanciers Américains aient le goût de choisir les détectives pour héros de leurs récits sensationnels. Dans une créature de cette race, l'énergie physique et morale est à l'état de jaillissement continu, comme chez les soldats qui font campagne. L'audace, la présence d'esprit, la capacité de suffire à tous les dangers, l'adresse et la ruse se dégagent de cet athlète de police, et avec cela une jovialité de soudard. Nous avons pris congé de M. Byrnes, dont la prunelle aiguë s'est adoucie pour regarder « son homme », et nous voici au bas de l'escalier, M. K*** et moi, qui présentons MM. Clark et Bazarow l'un à l'autre. Il y eut vraiment dans la confrontation de ces deux êtres l'antagonisme, soudain révélé, de deux espèces sociales. Les yeux à fleur de tête du révolutionnaire se firent insolents, d'une insolence ironique et effrayée, tandis que le petit nez court du policier se fronçait et se crispait comme le museau d'un dogue qui va s'élançer et mordre. Le « *very glad to meet you, sir* », qu'il dit, à l'Américaine, s'échappa comme un grommellement, et, marchant

côte à côte, leurs dos seuls continuaient d'évoquer l'idée de deux mondes en combat : l'un dans sa carrure de troupiér, le pardessus militairement brossé et boutonné, le chapeau luisant comme du métal, les pieds chaussés de fortes bottes, marchait avec une certitude singulière, tandis que l'autre, par instinct et par outrecuidance, exagérait encore son débraillement, les pieds lancés mollement, les mains comme flottantes dans les poches de son pantalon déchiré et délavé, l'air indifférent, gouailleur et indomptable sous la loque de son couvre-chef. Et cependant ils commençaient de causer ensemble, avec cette familiarité bon enfant qui semble flotter dans l'air de cette vaste démocratie et se respirer par tous les pores :

— « C'est étonnant que nous ne nous soyons pas encore rencontrés, monsieur Clark, » dit Bazarow.

— « Et que je ne vous aie pas arrêté, mon garçon, » répond l'autre.

— « Oh ! » reprend le Polonais, « nous savons que M. Byrnes et ses hommes n'aiment pas beaucoup les gens occupés à l'organisation du travail, et ces gens-là n'aiment pas non plus beaucoup M. Byrnes et ses hommes... »

Il y a de l'orgueil et du défi dans la voix grasse de l'étranger. Nous appréhendons une dispute, et j'interroge M. Clark sur sa vie et sur son métier : « *Well*, » me dit-il après quelques phrases sur son âge et sur sa famille, « ce métier a le mérite de donner toujours lieu à quelque petit exci-

tement... Ainsi la semaine dernière, j'ai eu dans la bouche le canon du revolver d'un voleur désespéré. S'il avait tiré, je n'aurais pas eu le plaisir de faire votre connaissance aujourd'hui et celle de ce gentleman... » Et il regarde de nouveau du côté de Bazarow. Je sens ses muscles bouger sous le drap de son pardessus. Ils lui démangent à voir sa proie si près et à ne pas lui sauter dessus. Il passe dans ses petits yeux une mauvaise lueur. Pour le moment, son métier à excitation consiste à protéger cet ennemi, sur lequel il aurait si bonne envie de bondir, — et, redevenu maître de lui, il goguenarde et lui offre un cigare

Nous sommes entrés, tout en causant ainsi, au cœur du quartier que les New-Yorkais appellent la Bowery, d'un vieux mot Hollandais qui signifie ferme. La rue où nous nous engageons pourrait aussi bien serrer ses maisons sordides dans un faubourg de Rome ou de Naples. Elle n'est peuplée que d'Italiens. Après avoir cheminé quelques instants entre ces masures, le long desquelles toutes les enseignes et toutes les affiches sont en Italien, nous pénétrons dans un premier logis. Il se compose de deux chambres au rez-de-chaussée, aussi étroites que des cabines de bateau. Des hommes et des femmes y travaillent, au nombre de huit, accroupis dans un air fétide qu'un poêle de fonte rend plus asphyxiant encore, et quelle saleté ! Pas un d'eux ne parle l'Anglais. Je les questionne dans leur langue et j'apprends qu'ils

sont de Catanzaro, en Calabre. Voici quatre ans, à cette date ou presque, je visitais cette belle ville haute d'où l'on voit la mer et que l'on atteint en gravissant des côtes plantées de cactus. Pourquoi ne sont-ils pas restés là-bas, à paître leurs troupeaux et à manger les fruits fauves qui pointent sur le bord des vertes raquettes épineuses? L'invincible espérance les a portés ici, dans cette tanière qu'ils payent huit dollars par mois, — le pris d'un loyer d'un an dans leur pays. — Au lieu d'avoir derrière leur fenêtre la sauvage montagne violette, les profonds ravins verdoyants et la libre mer bleue, ils ouvrent leur croisée, quand ils veulent renouveler l'air, sur une cour, froide et puante comme un égout, dans laquelle le linge des voisins, pendu à des cordes, secoue une pluie de microbes empestés. Et c'est ainsi, indéfiniment, le long de cette rue et de combien d'autres? Nous visitons une seconde maison, où se tient une seconde famille, composée de neuf personnes. Ceux-ci viennent de Caserte. Les femmes et les enfants grelottent dans leurs haillons, malgré le poêle toujours chauffé à blanc. Avec leurs faces méridionales, jaunes de la cuisson du soleil natal, verdâtres presque, où tournent des prunelles d'un noir brûlant, ces exilés font pitié. A deux pas, en plein air, si ce brouillard de cave, âcre et pestilentiel, peut s'appeler de l'air, des filles drapées de châles épais, et qui sont des Abruzzes, retapent des couvertures. Maigres et usées déjà malgré leurs vingt ans, elles sourient d'un sourire qui a faim et

qui a froid, froid surtout, froid jusqu'aux os, froid jusqu'au sang, et elles maudissent « *questa brutissima terra*, » — cette terre de hideur. — On devine l'entreprise d'émigration, l'exode par villages entiers, le voyage de Naples à Gibraltar, puis de Gibraltar ici, au rabais, dans la cale ou sur le pont, suivant la saison, à bord d'un de ces vastes paquebots dont l'image colorée se voit à la fenêtre des cabarets de la rue. L'annonce de la compagnie, qui est Allemande, s'étale au-dessus. A une autre devanture d'un autre cabaret la croix de Savoie se dessine. Il y a un symbolisme dans cette rencontre. N'est-ce pas l'œuvre de la Triple Alliance et de la folie militaire que cette fuite de ces malheureux loin de leur admirable patrie, devenue trop pauvre? Et même entre ces deux misères, l'*agio* ne les lâche pas. Cette inscription passablement ironique : « *Banca Popolare...* — Banque Populaire... » — apparaît à un détour. Des billets de banque de cent et de cinquante lires, étalés sous un vitrage, tentent la main. Nos compagnons s'arrêtent : « Croyez-vous, » dit emphatiquement le socialiste, « qu'on ne ferait pas mieux de donner tout cet argent aux malheureux que nous venons de voir?... Et s'ils le prenaient pourtant?... » — « Ils ne le feront pas, » répond philosophiquement le policier; « le crime habituel ici n'est pas le vol. C'est le coup de couteau et aussi la prostitution. Ils vendent leurs femmes aux Chinois, qui sont là, dans le quartier contigu. La loi ne permet pas aux femmes jaunes d'habiter les

Etats-Unis... Mais John, » — c'est le surnom Américain des habitants du Céleste Empire, « John a beaucoup de goût pour les femmes blanches, et il s'en paye le plus qu'il peut avec l'argent qu'il gagne ou qu'il vole. Car c'est son crime, à lui, le vol, comme chez les Irlandais l'ivrognerie... D'ailleurs, » conclut-il, « voici leur rue... »

L'affiche Italienne a cédé en effet la place à l'il-lisible affiche en caractères de l'Extrême-Orient, et sur le mince trottoir, devenu propre, j'entends cla-queter les épaisses semelles de bois des Jaunes. Petits et frêles, la face glabre sous le chapeau rond, la natte noire des cheveux enroulée par-dessous en un chignon huileux, ils vont et ils viennent silencieusement. Leur torse n'a pas de forme visible, sous la blouse bleue à manches flot-tantes. Leurs pieds si minces le sont davantage encore sous le battement de leurs larges pantalons. Ces espèces de nains aux traits délicats, avec leurs yeux bridés, si noirs sur un teint si jaune, avec leurs pommettes saillantes, l'ossature triangulaire de leur masque et leur nez camard, donnent l'im-pression d'un envahissement de bêtes qui vont se répandre dans la ville, gagner, gagner, tout dé-truire. Il y a du serpent dans ces faces plates, et une énigmatique endurance dans ces regards qui semblent ne rien recevoir du monde environnant. Bazarow, depuis que nous avons quitté la rue Italienne, semble lui-même devenu aussi impas-sible que ces étranges promeneurs. Il ne peut que

les haïr, car ils sont des ennemis plus dangereux pour le socialisme que les plus féroces capitalistes, travaillant, comme ils font, pour rien, et d'un tra-vail toujours égal, jamais rebuté, jamais lassé, des quinze et des seize heures d'affilée. Avec eux, la main-d'œuvre s'avilit, et sans cesse il faut les protéger contre la fureur de leurs concurrents de race blanche, qu'ils ruineraient en quelques années, si on les laissait libres. A mesure que l'agitateur s'assombrit, le détective, lui, devient plus jovial. Il trouve ces gens très plaisants, — « *great fun* ». — Il entre dans toutes les boutiques, touche à tous les objets, frappe sur toutes les épaules avec sa large main, en s'esclaffant de rire. Les petits hommes jaunes clignent leurs yeux noirs avec une bonhomie malicieuse. Ils nous offrent leurs mar-chandises, du thé enveloppé dans des boîtes co-quettes, des laques, des étoffes, des porcelaines, le tout digne d'un bazar de vingtième ordre. Ils en demandent des prix exorbitants, et ils continuent de sourire quand on discute avec eux, sans plus s'émouvoir et sans insister. Ce n'est pas le com-merce qui les fait vivre à New-York, c'est le blan-chissage. Ils l'entreprennent à des prix si humbles qu'ils l'ont accaparé. Il leur faut si peu! Nous entrons, pour nous rendre compte de leur régime, dans un de leurs restaurants. Sur des tables rondes, très hautes, des mets préparés attendent, qui trahissent le travail des doigts minutieux : des oranges farcies, pelées à l'avance et encore revêtues de cette peau qui les protège, des oignons

dressés, des hachis dans des feuillages, des crudités bizarres révèlent un estomac tout autre, le suc gastrique habitué par une hérédité vingt fois séculaire à dissoudre d'autres nourritures. Partout les longues pipes droites, avec leur petit fourneau de métal, dénoncent le vice traditionnel, le goût terrible de l'opium. — « Il faudra revenir la nuit pour les voir fumer; le jour, ils travaillent... Dans l'entre-deux, ils n'ont pas trop le temps de mal faire. S'il n'y avait qu'eux à New-York, M. Byrnes ne serait pas si occupé... »

Tandis que le chien de police grommelle de nouveau en regardant Bazarow, le visage de ce dernier s'éclaire et s'illumine. Sa bouche épaisse recommence de parler. Nous sommes maintenant parmi ses fidèles, car nous débouchons du quartier des Chinois dans celui des Juifs. Ces derniers sont pour la plupart des Allemands et des Polonais. Ah! L'invincible, l'indestructible race et que je retrouve pareille à elle-même, telle que je l'ai vue dans les ruelles de Tanger, dans celles de Beyrouth, dans celles de Damas et sur cette hauteur de Safed où, dans la synagogue, les vieux rabbins commentent le Talmud et annoncent le Libérateur. D'où arrivent les pauvres Juifs de ce quartier-ci? A travers quelles abominables odysées de persécution sont-ils venus installer dans ce faubourg de New-York ces étalages dont les Auvergnats et eux ont seuls le secret, ces échoppes où le marchand trouve le moyen de vendre l'invendable : vieilles ferrailles,

vieux boutons, vieux morceaux de bois, vieilles loques? Ces indescriptibles boutiques où traîne le déchet du déchet envahissent le trottoir. Les affiches maintenant sont en hébreu. Des crieurs vont, offrant des journaux, en hébreu aussi. Les enfants pululents, attestant cette puissance de procréation dont parlait la promesse du Livre : « ... comme les sables de la mer. » Beaucoup de ces petits ont ce magnétique éclat oriental des prunelles qui se retrouve aussi dans les yeux des femmes en train de grouiller parmi cette misère. Bazarow est chez lui maintenant. Il marche parmi les saluts et les sourires. Il connaît tout le monde et tout le monde le connaît. Son pas incertain de tout à l'heure s'est fait précis pour nous conduire. A sa suite nous visitons plusieurs ateliers, tant d'hommes que de femmes, où l'on travaille à de la couture. Nous y trouvons, rangées sous la surveillance du chef, du *boss*, de patientes et maigres figures masculines toutes velues, avec un nez infini, de pauvres poitrines féminines creusées, des épaules aiguës par la phtisie, des filles de quinze ans, vieilles comme des grand'mères, et qui n'ont pas mangé un morceau de viande dans leur vie, toute une lamentable suite de physiologies de misère. A peine si nous pouvons supporter l'atmosphère de ces ateliers, où le relent des corps mal soignés se mélange à l'odeur des nourritures gâtées, le tout exaspéré par la fade senteur du pôle. Nous questionnons ces esclaves sur le salaire gagné ainsi. Les chiffres donnés par les partisans de la révolution devien-